

L'HUMANITÉ

6, Boul. Poissonnière - IX^e

22 DÉCEMBRE 1967

DANS L'ESPOIR COMME DANS L'ANGOISSE

« LE CIMETIÈRE DES VOITURES »

d'ARRABAL, mis en scène par
Victor GARCIA, au Théâtre des Arts

VICTOR GARCIA, qui avait triomphé à la dernière Biennale de Paris il y a deux mois, revient avec quatre pièces d'Arrabal regroupées sous le titre collectif du « Cimetière des Voitures ». C'est en juin 1966 qu'il avait créé ce spectacle au Festival des Nuits de Bourgogne, et l'on peut dire que ce montage d'« Oraison », des « Deux Bourreaux », du « Cimetière des Voitures » et de la « Communion solennelle » révèle autant la personnalité baroque et puissante de leur metteur en scène que celle, plus connue, de leur auteur.

« Dernier né des fils d'Artaud » (ainsi l'appelle Gilles Sandier) — mais il y en aura d'autres, car c'est une race qui ne meurt pas — Victor Garcia a présenté là une expérience importante, la plus importante sans doute sur le plan expérimental, après celle du Living Theatre, depuis ce début de saison.

Il ne faut pas cacher que c'est là un spectacle difficile, sorte de cérémonie étrange et barbare qui pourra irriter ou déconcerter plus d'un spectateur... mais aussi qui le passionnera s'il est un tant soit peu intéressé par cette voie royale du théâtre moderne qu'est la grande lignée d'Artaud. C'est là en effet un courant de théâtre contemporain dont l'existence et la puissance d'expression sont indéniables, et dont l'apport à la dramaturgie, à la mise en scène, à la technique de jeu des comédiens, aux rapports entre la scène et la salle sera — et est déjà — considérable.

Tout d'abord, ce théâtre de la « cruauté », ce théâtre « panique », etc., quel que soit le nom qu'on lui applique, reflète en effet si puissamment notre temps et ses angoisses, ses violences et ses espoirs, qu'il parvient à s'exprimer dans des images scéniques comme on a rarement l'occasion d'en voir et qui nous marquent très profondément. Si ce résultat n'est pas suffisant pour fonder la légitimité d'une telle tentative, il importe cependant de le remarquer et d'affirmer par là l'indiscutable existence théâtrale de cette entreprise.

On lui reproche cependant de se contenter de refléter les contradictions et les aliénations de l'homme dans le monde moderne, sans chercher à les dépasser autrement que par un exorcisme ou un rituel d'envoûtement qui, finalement, risquent d'engourdir l'esprit du spectateur de l'obscurcir au lieu de l'éclairer ou de le provoquer à l'action... Cela n'est pas si sûr. En effet, sans même insister sur le fait qu'il n'y a pas vraiment de participation possible entre la scène et la salle, mais une perpétuelle mise en cause,

une perpétuelle distance introduite par l'humour, l'énormité, l'éloignement des hommes et des choses qui nous sont présentés, il me semble qu'à l'intérieur même de l'écriture dramatique d'Arrabal et de l'écriture scénique de Victor Garcia, l'homme ne nous est jamais montré comme condamné à son essence, ni comme un être irréductiblement aliéné, mais au contraire comme un être qui souffre, hésite, cherche, trouve parfois, en appelle à d'autres expériences, et, s'il finit souvent par succomber ou par périr étouffé sous la mécanique d'un système, éveille cependant dans l'esprit du spectateur un cri de révolte et l'invite à une réflexion durable. On ne saurait non plus trop insister sur l'effet si salutaire d'un humour caricatural et angoissé comme celui qu'on trouve dans « Les Deux Bourreaux » ou dans « la Communion solennelle ». Qui pourrait soutenir qu'un tel théâtre est démobilisateur ?

Il y a sans doute — j'en suis le premier persuadé — des réserves à émettre sur de telles recherches, et il faut certes prendre garde de ne pas sombrer dans l'excès inverse qui condamnerait les expériences autres que celle-ci, ou qui s'imaginerait se trouver en face du seul théâtre possible de l'avenir, ou encore y verrait je ne sais quel dépassement de Brecht, ou je ne sais quelle synthèse — plus hypothétique encore — de Brecht et d'Artaud...

Non, Brecht n'est pas dépassé ni synthétisé dans le théâtre de Victor Garcia ou dans l'expérience du Living Theatre, mais il devient de plus en plus clair que les deux profils complémentaires du théâtre du XX^e siècle sont Artaud et lui, et que ce sont eux — et eux seulement — qui sont parvenus à des titres différents et avec une volonté d'action différente à exprimer peu à peu la crise ultime dans l'espoir comme dans l'angoisse...

Philippe MADRAL.

Théâtre des Arts, 66, rue de Rochechouart, 21 h — métro : Anvers.

RÉALITÉS

13, Rue Saint-Georges-IX

JANVIER 1968

Pourquoi Garcia a démolì le Théâtre des Arts

Au Théâtre des Arts, Victor Garcia met en scène le *Cimetière des Voitures* d'Arrabal, créé en 1966 à Dijon. Garcia est la révélation de la saison. Trente-trois ans, Argentin, tout petit homme aux cheveux bouclés, au regard brûlant de fièvre, il a saisi sa chance en présentant deux soirs de suite à la Biennale de Paris « le Grand théâtre du Monde » de Calderon. C'était en portugais, avec des acteurs portugais. Personne n'a rien compris mais c'était si beau que certains critiques ont crié au génie. Garcia n'en est pas à son coup d'essai : il y a quelques années, son spectacle Garcia Lorca ou son *Ubu Roi* (avec un noir dans le rôle d'Ubu) avaient éveillé

l'intérêt des initiés. On avait découvert un tempérament baroque, avec ce sens religieux, exubérant, érotique du spectacle qu'on trouve chez d'autres hispano-américains, héritiers de Goya et de Bunuel (Arrabal, Jorge Lavelli, Jérôme Savary...) Baroque d'ailleurs tempéré d'une rigueur extrême : qu'il imagine de fabuleux costumes faits de vessies de porc et de cacahouche moussu, qu'il bouleverse l'aménagement traditionnel d'un théâtre, ou qu'il fasse circuler ses acteurs au milieu du public, Garcia se montre rarement gratuit. La magie, elle aussi, se dose et se calcule.

Pour le *Cimetière des Voitures*, Garcia a imaginé trois lieux scéniques : scène traditionnelle, podium au milieu de la salle et « chemin de ronde ». Environnés par l'action, les spectateurs (limités à 200 personnes) peuvent en suivre le déroulement grâce à des fauteuils pivotants. Depuis plus d'un an, Victor Garcia cherchait un directeur prêt à démolir pour lui son théâtre. Tous ont refusé. Le Théâtre des Arts a accepté. Est-ce un suicide, ou l'arrêt de mort de la scène classique ?